

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE BORDEAUX



Lycée Michel-Montaigne

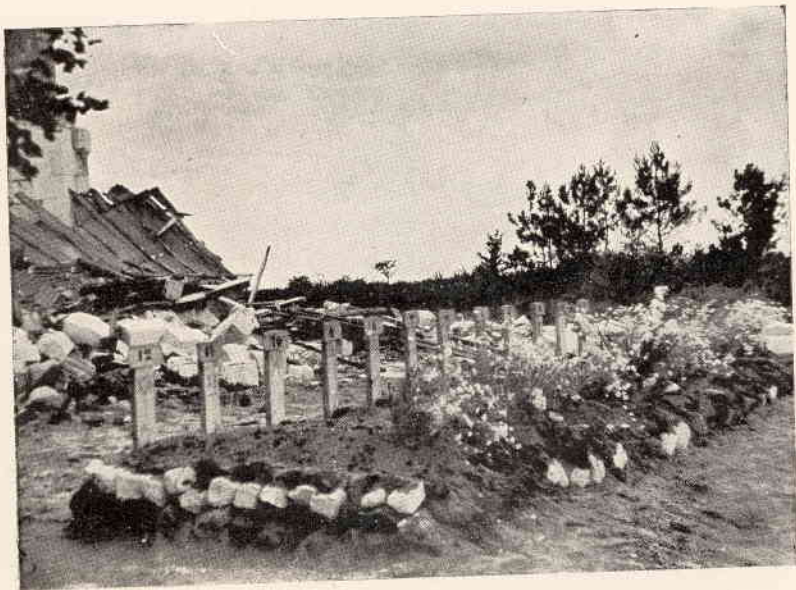
DISCOURS

prononcés à la

DISTRIBUTION
DES PRIX

les 11 et 12 Juillet 1945





FERME DE RICHEMONT
SAUCATS (Gironde).



PLACE PIERRE-LAFFITE
21 AVRIL 1945.

ALLOCUTION DE M. LE PROVISEUR

PRÉSIDENT LA DISTRIBUTION DES PRIX DU GRAND-LYCÉE,
DES LYCÉES ANNEXES DE LONGCHAMPS, TALENCE ET ARCACHON.

Je déclare ouverte la cérémonie de la Distribution des prix du Lycée Michel-Montaigne.

11 juillet 1945-11 juillet 1939 : les deux bouts de la nuit ! A l'un, la lumière, la liberté, les inquiétudes pour l'avenir; à l'autre, la lumière, la liberté retrouvée, quelques inquiétudes encore, mais la certitude que la France est sauvée. Le pont est maintenant jeté entre l'avant-guerre et l'après-guerre, la France continue.

Sous ce pont, qu'y a-t-il ? la guerre avec ses deuils, ses prisonniers, ses destructions, son exode, ses misères; l'occupation avec ses vexations, ses pillages, ses arrestations, ses tortures et ses crimes; la libération avec ses héros, la Victoire.

Dans cette atmosphère dramatique, comment a vécu le Lycée Michel-Montaigne ?

C'est ce que vont vous dire :

— pour le Grand-Lycée : M. Paul AVISSEAU, professeur agrégé de Première supérieure;

— pour les Lycées annexes de Longchamps et de Talence : M. DUCLOS, professeur agrégé de Première;

— pour le Lycée annexe d'Arcachon : M. AUBA, professeur agrégé des lettres.

DISTRIBUTION DES PRIX DU GRAND-LYCEE

12 JUILLET 1945

Le discours d'usage a été prononcé par M. Paul Avisseau, professeur agrégé de Première supérieure.

MESDAMES,
MESSIEURS,
CHERS ÉLÈVES,

C'est au 12 juillet 1939 que doit remonter notre mémoire pour trouver le Lycée Michel-Montaigne distribuant solennellement, dans les rites traditionnels, les prix à ses lauréats de l'année scolaire, dans le fastueux cadre dont notre ville est fière à juste titre, en présence des familles de ses élèves, de ses invités, de ses amis, des notables de la cité. Depuis cette date, six années ont passé : six années au cours desquelles, une fois brutalement déçues et humiliées l'assurance et la foi premières, tant de vies françaises ont été brisées, tant de foyers ruinés, abolis; tant de cœurs déchirés; tant de valeurs spirituelles, pour nous vitales, ont couru péril de mort; tant d'esprits ont été momentanément obnubilés, tant de consciences dramatiquement torturées; et aussi tant de courages se sont haussés au plus sublime héroïsme, depuis celui qui affronte la mort les armes à la main, jusqu'à celui qui languit sans s'user au fond d'un cachot ou derrière les barbelés, et celui qui, comme dit le poète, « se baisse pour mourir et sait mourir longtemps »; cinq années de nuit affreuse, d'un black-out des âmes, au bout duquel l'aube, si l'on n'en voyait pas poindre la lueur, était espérée cependant, attendue, parce que, malgré tout, on croyait en elle comme on croyait en la France; jusqu'aux jours, enfin, de la sixième année, où s'est levée cette aube, puis le jour de la Liberté.

Retracer devant vous ce que furent durant ces six années les destinées de cette personne morale qu'est notre Lycée, dire les élans de son âme, les battements de son cœur, et ses souffrances, et ses mérites, et ses gloires, telle est la mission que m'ont confiée mes chefs et mes collègues, simplement comme à celui qu'une fidèle et cordiale intimité

de vingt et un ans avec cette personne morale autorise sans doute à parler d'elle au nom de tous.

C'est pour vous d'abord, mes chers enfants, que je parlerai. « La maison », c'est chez vos parents; mais le Lycée est aussi « une maison », votre maison, celle qui vous accueille une grande partie de l'année, qui vous nourrit de pensées, de sentiments, de méthodes et d'habitudes que vous ne sauriez effacer — mais vous n'y songez point ! — et dont vous reconnaîtrez plus tard, si vous ne le connaissez déjà, le prix inestimable. Notre maison, vous allez savoir comment, avec vous, par vous, elle s'est comportée sous l'orage.

Vous le saurez aussi, parents de nos élèves, bien qu'instruits déjà, assurément, de nos destins de guerre, auxquels vous avez été de si près associés; nous voulons vous redire comme nos cœurs ont battu à l'unisson des vôtres, comme les cruelles et saintes auréoles qui illuminent certains de vos foyers brillent aussi pour toujours dans notre maison.

A vous aussi, nos invités, nos amis, qui pour une grande part êtes nos anciens élèves, s'adresseront mes paroles : le tableau de ces six années portera devant vous témoignage que le Lycée n'a pas cessé de mériter votre estime et votre attachement.

La ville, enfin, attend que le Lycée de Bordeaux, dont la vie intellectuelle et morale est si étroitement solidaire de la sienne et de la vie régionale, proclame en public les nouveaux titres qu'il a gagnés à demeurer dans la cité, dans la région, un des lieux où nos fils apprennent le mieux leurs devoirs d'hommes et de citoyens.

*

**

Après le coup de tonnerre du 2 septembre 1939, la rentrée du 10 octobre vit nos effectifs accrus par l'afflux de professeurs et d'élèves repliés, selon un plan établi, des lycées de Paris. Notre proviseur, M. GIBELIN, mobilisé au front, était remplacé par M. RIEUMAJOU, venu de Voltaire, de même que nos professeurs, appelés en nombre aux armées, étaient suppléés par des collègues parisiens.

Tout naturellement, l'enseignement, par la grâce de ceux qui le donnaient et de ceux qui le recevaient, se trouva du coup au niveau des circonstances : tous n'avaient-ils pas le sentiment que les valeurs en péril, c'étaient celles que résume un seul mot, qui est la raison d'être de notre enseignement du second degré, un mot qui allait être le prix de tant de larmes et de sang : l'humanisme, sous toutes ses formes,

et plus spécialement sous la figure que nous lui donnons en France, héritiers de la « philanthropia » des Grecs, et de l'« humanitas » des Latins, et de mille neuf cents ans de civilisation chrétienne : le souci de la dignité de la personne humaine, le respect de la conscience et des droits de l'homme, l'amour de nos frères, la primauté de l'esprit et l'instinct de la liberté. « Les leçons des auteurs grecs, latins et français, affirme un billet qui me parvenait de la caserne de Carayon-Latour, signé d'un élève de ma classe engagé volontaire, ces leçons ne sont pas restées sans fruits : la belle assurance que je me découvre au moment d'affronter des épreuves peut-être terribles, je l'ai puisée dans mes auteurs. »

Vint le 10 mai 1940, l'invasion brutale, la ruée, qui s'arrêta un moment, pour souffler, et reprit, inexorable, le 5 juin, poussant devant elle, en les mitraillant, les convois de réfugiés qui s'embouteillaient. Et ce furent, au Lycée, les jours d'angoisse; les classes faites à des heures insolites, en de lourdes fins d'après-midi, maîtres et élèves essayant d'accrocher leur fragile et tenace espoir aux éternelles valeurs morales qu'ils voyaient briller d'un éclat plus pur que jamais dans les vieux textes classiques; — sur le cours Victor-Hugo, l'interminable défilé des autos de réfugiés, sommées de matelas; — puis, bientôt, les voitures des « repliés » alignées dans nos cours de récréation; — dans nos locaux désaffectés, des secrétariats de lycées de la région parisienne, des bureaux de ministères, la direction des Beaux-Arts, les Académies, et, assis tristement, tout seul, sur un banc du local de la Première supérieure, M. l'Administrateur du Collège de France. Et, planant sur cette désolation, sur ce désarroi des personnes et des choses, le désarroi de nos âmes et la désolation de nos cœurs.

Quand les classes, interrompues par le cataclysme, reprurent le 15 juillet pour durer jusqu'au 1^{er} août, l'armistice avait été signé; Bordeaux, mutilé, une nuit, par un bombardement aveugle et sans raison, avait subi, au matin du 1^{er} juillet, l'arrogant défilé des vainqueurs devenus les occupants : tout était consommé... *donec veniat immutatio*, comme disent les vieilles épitaphes dans nos cathédrales : « jusqu'au jour du changement ».

*
**

Pour les captifs que nous étions désormais, — de corps, non point d'âmes, — la rentrée des classes pour l'année 1940-1941 se fit le 7 octobre. Nous nous comptâmes : man-

quaient à l'appel deux morts, glorieusement tombés au champ d'honneur, M. ROUZAUD, maître d'internat, et M. COUTURIER, professeur de Septième à Talence; et trente-cinq prisonniers :

Dix-sept du corps enseignant : MM. BARRUÉ et ESCORNE, professeurs de mathématiques; AUDRAIN et LEGRAND, professeurs de physique; BALLAND, professeur de sciences naturelles; LABROUSSE et LOUBERGÉ, professeurs d'histoire; BIZOT et SOUBIE, professeurs de grammaire; LLORET, PUIG et BOISGONTIER, professeurs d'éducation physique; LAHARGUE, PECH, POMARÈDE, SIRE et BAZIN, professeurs adjoints.

Deux maîtres d'internat : MM. TARDIN et GARANS.

Seize agents : MM. BERTROU, AUBOIROUX, VACHER, FAYE, LARTHOMAS, BOIRIE, DUCROT, TRAMONT, Jean SICAIRE, CRUVELIER, BOURG, SOUHARCE, ETCHEPARE, BROUSTAUT, LAIDET et Henri LARBAIGT.

Nos prisonniers, certes, ne furent pas abandonnés : des collectes, organisées par M. DELER, professeur d'histoire, ont permis des envois de livres; les nouvelles, au crayon, qu'apportaient d'eux, à leurs familles et à nous, de rares et avars feuillets, étaient affichées dans la salle des professeurs; dans ces lignes, visées au départ par une censure inquisitoriale dénuée de toute finesse psychologique, entre les lignes aussi, nous lisions avec ferveur les strophes de cet admirable poème du courage en exil, de la patience inlassable, du raidissement de la volonté, de la confiance invincible, de toutes les vertus pratiquées à l'offlag et au stalag; et, dans ce commerce entre nos prisonniers et nous, c'étaient bien les prisonniers que nous étions nous-mêmes qui recevions plus qu'ils ne donnaient. Merci, nos chers prisonniers, pour ces rayons qui, durant cinq années, ont illuminé nos ténèbres, quand, par ces tristes matins d'hiver, soumis comme vous à l'heure allemande, après avoir tâtonné, buté sur des poubelles, ou esquivé dans l'ombre quelque groupe chantant de barbares, en arrivant au lycée nous trouvions de vos nouvelles. Et quelle satisfaction, alors, de faire écho à votre vaillance, en raidissant, maîtres et élèves, nos volontés; de nous reconforter par la lecture commentée de telle page de notre Montaigne sur « les pertes triomphantes à l'envi des victoires »; ou bien d'entrer avec Corneille, par une explication de *Polyeucte* ou de *Nicomède*, dans un monde d'hommes libres aux prises avec les circonstances les plus favorables à l'exaltation des caractères, et d'assister au triomphe moral de ce

« généreux cornélien », qui n'a rien de commun, Dieu merci, avec le dur surhomme nietzschéen, puisque sa générosité, à lui, est faite à l'image de notre idéal, à base d'estime de l'homme, de tendresse et d'esprit de sacrifice.

Ainsi trouvions-nous dans nos livres la vérité dont nous avions besoin pour respirer. Chers livres de notre bibliothèque classique, — souvent fatigués, maculés par vos détenteurs successifs, qui ne savaient peut-être pas tout votre prix, — humbles et chers témoins du patrimoine intellectuel de la France, vous étiez visés par les implacables ennemis de la vérité, dont la diabolique entreprise se fondait sur le mensonge : proscrits, les manuels d'histoire de Malet, qui disaient la vérité sur la guerre de 1914-1918, sur le comportement de l'ennemi, sur le carrefour de Rethondes, « où fut abattu l'orgueil allemand »; proscrits même les textes allemands suspects de n'être pas conformes à la pure doctrine nationale-socialiste; proscrits bien d'autres livres encore nommés sur la liste noire ! Mais les proscrits ne quittèrent pas le Lycée; notre bibliothécaire, M. PINTUREAU, résista courageusement, les abrita, les sauva; et plus tard, quand l'inquisition se fit plus redoutable, les proscrits les plus menacés trouvèrent un sûr asile grâce à l'amicale complicité de M. PINTUREAU et de M. le Censeur.

Ainsi coulèrent, lentes, les heures de l'année scolaire 1940-1941, scandées de jour et de nuit par les sirènes d'alerte; heures à peine coupées par le départ de M. le proviseur GIBELIN, qui, revenu du front comme affecté spécial en mars 1940, nous quitta, nommé à Paris, le 11 décembre et fut remplacé par M. BAUDEL; — par les congés de Noël et du Jour de l'An, disposés en mi-temps et par roulement; — par des vacances de Pâques quasi paralysées par les « ausweise » indispensables pour franchir la ligne de démarcation; — s'achevant enfin le mardi 29 juillet par une cérémonie sans invités, sans amis, sans parents d'élèves, austère et nue, mais intime et recueillie, dans les cours du Lycée, cérémonie ouverte par un discours d'une grande élévation philosophique de M. le proviseur BAUDEL, qui nous exhorta au « vouloir-vivre »; clôturée par la lecture du palmarès et la distribution des prix aux lauréats.

*

**

Mais déjà à cette date se sont garnis de noms les premiers feuillets d'autres palmarès, qui une fois ouverts ne se fermeront plus de toute la guerre : d'abord le palmarès des collè-

gues qui se virent disqualifiés, leur carrière brutalement brisée, par d'injustes règlements inspirés du plus pur nazisme s'acharnant contre ce qu'il appelait « la conspiration judéo-maçonnique ». Joignons-leur deux victimes des doctrines racistes : M. BLOCH et M. LEVILLON, qui souffrirent cruellement. Professeur de mathématiques, mis à pied le 19 décembre 1940, M. BLOCH fut déporté en Allemagne, ainsi que sa femme et son fils aîné; M. LEVILLON, professeur de philosophie, arrêté à son domicile en décembre 1941, incarcéré au fort du Hâ, fut déporté en Allemagne le 6 juillet 1942, sans que sa famille ait eu depuis aucune nouvelle de lui.

Inscrivons aussi au Livre d'honneur le nom de M. FAUVEL, maître d'internat, qui, s'étant abouché avec Gabriel DELAUNAY, notre collègue d'histoire, dont le nom évoque toute l'épopée de la Résistance, pour créer un groupe d'étudiants résistants, fut arrêté au Lycée le 23 mars 1942, fut tenu trois jours au secret à la prison de la rue Boulan, où il serait mort de faim dans sa cellule pleine de vermine si M. l'économiste DEFIEUX n'avait réussi à lui faire parvenir quelque nourriture; le nom de M. DUMAINE, aussi, professeur de grammaire, qui, brutalement arrêté à Bazas, où il dirigeait notre annexe de l'Internat, en mai 1944, tâta pendant trente-trois jours des geôles allemandes au Fort du Hâ.

Et c'est aussi le palmarès, aux nombreux feuillets, de nos élèves arrêtés par les autorités d'occupation; le voici, sauf omissions involontaires, dont je m'excuse :

- en novembre 1940, GUICHARD (Louis), élève de Mathématiques;
- en décembre, VINCENT (Robert), du cours de Centrale;
- en mars 1941, LHOMBREAUD (Roger), élève de Première 2, et QUINOT (Robert), de Seconde 3;
- en août, LAPEYRONNIE (Jean), de Première 3;
- en octobre, CLUCHARD (Jean), de Première 6;

tous emprisonnés et maltraités pendant des semaines ou des mois, puis relâchés, sauf GUICHARD, qui paya de son sang;

- en mai-juin 1942, toute une journée : DÈBLE (Louis), GAVARD (Jean) et PILLET (William), de la classe de Mathématiques; LERAT (Jean), PAPON (Camille), LASAGNE (Roger), de la classe de Philosophie; MARCOU (Georges), PELLEGRIN (André), de la classe de Première B; BERQUIN (Jean), de la classe de Première A;
- et en mai 1944, ABRIAT (Norbert), de la classe de Mathématiques, et IBOS (Jean), de Mathématiques aussi, qui fut déporté en Allemagne.

D'autres furent arrêtés hors du Lycée : tel MONIMEAU (André), du cours de Centrale, parti dans le maquis de Corrèze en 1943, arrêté là par les Allemands, transféré en Allemagne et interné au camp de Buchenwald; tel aussi GEMIN (Pierre), élève au cours de Navale de 1939-1940, arrêté par les Allemands le 9 août 1941, condamné à mort pour espionnage et fusillé le 13 juillet 1942, tombant pour la France en héros et en martyr, après onze mois de souffrances atroces; et LEJOLY (Michel), arrêté en 1943 avec son fidèle lieutenant LOUSTAUNAU (Guy), élève du cours de Navale, qui tous deux souffrirent le martyre pour la France.

Laissez-moi reprendre quelques noms de ce palmarès, pour les magnifier comme ils le méritent et pour vous édifier sur la façon dont ces jeunes héros, par leur ingéniosité et leur esprit de sacrifice, ont préparé notre liberté d'aujourd'hui.

C'est Roger LHOMBREAUD, élève de Première A-2 en 1940-1941, qui, avec son camarade QUINOT, se spécialise dans les sabotages individuels et, sur les tablès et les rayons de la Frontbuchhandlung, substitue audacieusement au texte allemand des brochures de propagande un texte de sa façon, la façon française : ce qui lui vaut, sur dénonciation, de longues heures d'interrogatoire — sans résultat, malgré les coups de poing, — puis cinquante heures sans rien à manger dans le cachot noir n° 26 du Fort du Hâ, et, finalement, faute de preuves, trois mois de prison.

C'est Louis GUICHARD, né à Pamiers, le 18 avril 1923; il était élève de la classe de Mathématiques. De concert avec un ami étudiant, MICHEL, il avait pour mission de procurer des plans au Service des renseignements. Dénoncés tous les deux, arrêtés par les S.S. en novembre 1940, ils furent remis aux mains de la Gestapo. Ce furent, pendant des semaines, la cellule noire, les interrogatoires, les coups, la torture : inutilement. Las de cet impénétrable silence, le Kriegsgericht les condamne à un an de prison, après leur avoir offert la liberté... et de l'argent s'ils consentaient à servir l'Allemagne : « Je suis le fils d'un officier français tué au Maroc, répond simplement Louis; ces besognes-là, un Français ne les fait pas. » Pas un instant ne s'est démenti le courage de ce bon fils de France :

— ni pendant les six mois passés dans la cellule qu'il partageait avec son ami et un Père trappiste;

— ni lors de la visite que lui fit sa mère, le mardi 21 octobre : « Si à Bordeaux, lui dit-il, on prend des otages, nous serons désignés : moi, je saurai mourir; mais toi, ne flanche pas devant les Boches »;

— ni le jeudi 23, quand, arrachés de leur cellule, les jeunes héros comprirent où on les emmenait : un gardien-chef de la prison, qu'ils avaient croisé dans les couloirs et à qui fut demandé plus tard si les condamnés avaient été courageux : « Je pense ! répondit-il; surtout un grand jeune homme, » GUICHARD; en passant, il m'a dit : « Maintenant, nous allons » leur montrer comment savent mourir les Français »;

— ni, le même jour, quand, sur la valise qui devait faire retour à sa famille, sa main, qui ne tremblait pas, écrivit l'adresse en écriture moulée;

— ni le lendemain, vendredi 24 octobre 1941, au matin, dans le camion qui le transportait à Souges avec son ami, pour le massacre des 53 otages, quand, au milieu des gendarmes allemands, ils entonnèrent et chantèrent jusqu'au bout la *Marseillaise*;

— ni quand ils refusèrent de se laisser bander les yeux, pour voir venir la mort en face :

Louis GUICHARD, un enfant de dix-huit ans et six mois, n'a pas flanché; son frère non plus, notre élève de Seconde en 1940, qui s'est battu l'an dernier sur le front de La Rochelle, et sert actuellement la France comme engagé volontaire au 6^e Spahis à Meknès.

Un qui n'a pas flanché, non plus, c'est Michel LEJOLY. Brillant élève, il participe en juillet 1941 à un voyage collectif au Maroc. Là, à ses deux frères aînés qui ont de bonne heure, à Brazzaville, rallié le Général de Gaulle, il écrit qu'il est de cœur avec eux. Mais la lettre a été interceptée; condamné par le Conseil de guerre de Meknès à deux ans de prison avec sursis, il rentre en France et continue de résister. Arrêté en juillet 1943, il passe par la cellule n^o 4 du 197, route du Médoc, où, sur la porte, maintenant exposée au siège des « Cartes rouges », il écrit de sa main le *Notre Père*, et, après six mois de réclusion au Fort du Hâ, est déporté, en janvier 1944, au camp de Buchenwald. Son frère, Yves LEJOLY, arrêté quelques jours après lui, a tâté, lui aussi, des cachots du Fort du Hâ.

De ces jeunes gens, l'héroïsme, vous le constatez, n'est pas seulement une exaltation du courage individuel : d'abord, il est de « famille », appuyé sur une âme de mère, sur l'exemple d'un père, sur de jeunes frères, qui ne flanchent pas; puis il est, par essence, contagieux, épris d'apostolat, gagnant à sa cause les bonnes volontés, qu'il groupe et affermit. Autour d'un Michel LEJOLY, gravitent, tout frémissants comme lui de générosité, animés d'un impérieux besoin de

sacrifice, des cœurs ardents prêts à tout donner, et se faisant apôtres à leur tour : tel un Jean-Louis MARÉNAUD, né en 1924, actuellement élève du cours H.E.C.; inquiété, avec d'autres, lors de l'affaire Lhombreaud-Quinot, il forme, indifférent aux risques, sur l'invitation de Michel LEJOLY, un groupe d'étudiants et de lycéens; en 1942, il gagne à sa cause Jean-Claude RUILIER et Simon LAUBA, de Centrale; DESFIEUX, de Navale (qui gagna l'Angleterre au cours des vacances de Noël); Michel PICON, élève de Mathématiques (que nous retrouverons à Saucats); Jean GENY et Elie PARANT, élèves de Première; Jean MAYS, du cours de Saint-Cyr, et bien d'autres encore, avides des mêmes dévouements.

*
**

Tandis que coulait souterrainement tout ce fleuve sacré d'héroïsme, de larmes et de sang, la vie scolaire, dont les racines, sans que la plupart en eussent conscience, y baignaient en y prenant leur force, se poursuivait au long des jours. Aujourd'hui qu'est glorieusement déchiré le voile de la clandestinité, bien des gestes, bien des comportements nous apparaissent avec leur vrai sens, que seules peuvent expliquer pleinement cette germination mystérieuse du sacrifice, cette fécondité du sang des martyrs, cette sorte de réversibilité des mérites dans le corps mystique d'une famille spirituelle. C'est sans doute parce que coulait, dès le début, ce grand courant souterrain de fierté française, que le Lycée s'émut si tristement, si pieusement, si affectueusement, de la disparition d'un jeune médecin de grand avenir, que beaucoup d'entre nous avaient connu quand il se dépensait avec tant de zèle au service médical de notre infirmerie : le professeur Jean AURIAC;

— que, le 18 avril 1942, tandis que M. le censeur LE COU-TEUR dirigeait le Lycée, M. BAUDEL, malade, étant parti en congé et son successeur, M. JACOB, n'étant pas encore arrivé, les élèves, à la sortie des classes du soir, firent, à une impudente tentative de propagande doriote, l'accueil qu'elle méritait;

— que, quelques jours plus tard, le 10 juin, dès l'aube, le Lycée avait l'honneur de recevoir la visite des policiers allemands aux trousses du fils de M. DEFFIEUX, notre économiste; et que, le même jour, à la même heure, ils arrêtaient chez eux dix de nos élèves externes, soupçonnés de résistance;

— que, le 10 novembre 1942, veille de l'envahissement de la zone libre, à la venue de 600 cheminots allemands devant occuper le troisième quartier, nos élèves opposèrent la plus glaciale indifférence.

De l'année scolaire 1942-1943, je détache quelques faits où se révèle au mieux l'esprit qui animait alors notre Lycée.

C'est d'abord, sur l'initiative de M. le censeur RÉAU, qui avait remplacé, en septembre 1942, M. LE COUTEUR, nommé à Paris, la constitution d'une équipe de Défense passive, encadrée par les élèves des grandes écoles, sous la conduite de VITAL, du cours de Saint-Cyr : équipe qui a donné sans compter, à chaque alerte, de nuit comme de jour, avec un courage simple et tranquille. Je sais un élève appartenant à cette équipe — il est dans cette salle et m'écoute — qui, placé comme planton par l'Administration au bas de l'escalier de Physique, est resté à son poste, sous une grêle d'éclats de D.C.A., sans songer une seconde à s'abriter. En outre, 36 élèves, volontaires et autorisés par leurs familles, de la Division des Ecoles et des classes du Baccalauréat, se sont inscrits à la Défense passive de la ville et sont allés prendre, à chaque signal d'alerte, leur poste dans les îlots qui leur étaient assignés.

Entraînée par M. le Censeur, par VITAL et BOISSEAU, notre équipe, le 17 mai 1943, bien avant que retentît le signal de fin d'alerte, courut spontanément aux quartiers sinistrés et s'y employa à déblayer, brouetter, brancarder, et, deux jours après, au cimetière Nord, à creuser des tombes. Sous le bombardement avaient péri un ancien élève, GANS, et un élève du cours de Saint-Cyr, GUILLEMAIN. Notre équipe, après avoir rendu au premier les suprêmes devoirs, arriva aux obsèques du second au moment où le cercueil sortait de l'église : nos grands élèves arrêtent le cortège, se mettent au garde-à-vous; puis l'un d'eux, déroulant le fanion tricolore des Cyrards, a vite fait de le dresser, tout déployé, au-dessus du cercueil; et voilà que, dans le frémissement d'une foule qui depuis des mois n'a pas vu flotter nos couleurs, devant l'emblème sacré, une femme est tombée à genoux.

Révélatrice aussi de l'état d'esprit du Lycée fut la création de la Section de la Ligue Maritime et Coloniale, le 5 mars 1943. Les adhésions eurent vite dépassé le millier; c'étaient des achats massifs de l'insigne tricolore et du papier à lettres de la Ligue timbré aux trois couleurs. Quand les autorités d'occupation, le 28 juin 1944, décidèrent de dissoudre la Ligue, pour une fois elles faisaient preuve de flair : elles

avaient senti dans cet organisme un actif élément de résistance morale, et compris que chacun de nos élèves avait considéré son adhésion à la Ligue Maritime et Coloniale comme un acte de foi dans les destinées du pays.

Enfin, c'est le même élan généreux qui anima nos élèves de toutes classes dans le concours qu'ils apportèrent aux œuvres d'entraide nées de la guerre, avec la participation constante et dévouée de M. l'économiste NICOLAS, qui avait succédé à M. DEFFIEUX. C'est ainsi que les élèves des classes de Seconde s'inscrivirent, dans la proportion des neuf dixièmes, aux cours spéciaux de secourisme organisés pour eux par les services de la Croix-Rouge à partir du 5 janvier 1942; que ceux de la Division des Grandes Ecoles, des classes de Mathématiques, de Philosophie et de Première participèrent en octobre 1942 à la collecte de linge et de sous-vêtements en faveur des prisonniers de guerre, et à celle de la poignée de laine en décembre 1942. En outre, le Lycée Michel-Montaigne adopta l'école d'Ailly-sur-Somme (arrondissement d'Amiens), parrainage que rendirent efficace le dévouement enthousiaste et le sens pratique de M. GABEAUD, professeur de Seconde, qui centralisa les dons, envoya, outre des subsides pécuniaires, plus de cent kilos d'objets divers, et fit parvenir aux écoliers d'Ailly une série de gentilles lettres écrites par nos jeunes avec tout leur cœur. Furent aussi adoptés, sous l'impulsion de M. ARRIEU, professeur de Sciences Naturelles, une vingtaine de prisonniers de guerre sans famille; de son côté, la classe de Coloniale organisa des tombolas qui lui permirent de secourir huit prisonniers de guerre coloniaux.

En ces années 1941-1943, la bonne gardienne de l'âme de notre Lycée, en même temps que de son unité, ce fut ce que l'on appelait « l'Education générale ». Groupant, comme il se devait, des hommes d'opinions personnelles les plus diverses, mais que rapprochait la même passion commune de servir la France en la personne de leurs élèves, elle a fait circuler à travers notre vie scolaire un courant généreux, par diverses manifestations en plein air, dont la participation au Lendit universitaire de 1943, où, pour la première fois dans les annales, le Grand-Lycée fut proclamé vainqueur; — par de nombreuses représentations dramatiques; — et par deux expositions destinées l'une et l'autre à affirmer la fidélité à la grandeur française : une exposition coloniale en 1942, où s'affichait publiquement la conception antiraciste de l'œuvre colonisatrice de la France; et, en 1943, une exposition des

Provinces françaises, avec, au premier plan, un stand de l'Alsace, où le visiteur était accueilli par une Alsacienne en costume, avec cocarde tricolore.

*
**

L'année scolaire 1943-1944 fut d'abord l'année de la dispersion.

En effet, sur ordre venu d'en haut, le Lycée se trouvant dans la zone dite dangereuse, M. le proviseur KESSLER, qui avait remplacé M. JACOB en novembre 1942, dut demander asile, pour nos classes qui allaient désormais se faire à mi-temps, au Lycée de Jeunes Filles de la rue Mondenard et à celui de la rue Théodore-Gardère, aux Collèges modernes de la rue du Commandant-Arnould et de la rue de Cheverus : ce furent là nos « annexes », où des surveillants généraux, représentant l'Administration, mirent tout leur zèle, de concert avec les professeurs, à maintenir l'unité, l'« esprit » du Lycée, l'intégrité de son âme au milieu de cet éparpillement. Seules, les classes des Grandes Ecoles demeuraient cours Victor-Hugo, dans un établissement dont les cours de récréation, naguère si animées, semblaient maintenant des étendues presque désertiques; sauf, bien entendu, dans le 3^e quartier, où se renforçait l'occupation des cheminots allemands, de plus en plus envahissants. Les élèves-maîtres avaient leur internat dans un immeuble du cours Pasteur. Tous les autres internes, de la classe de Seconde à la Sixième, trouvèrent, après un laborieux emménagement de literie, une aimable hospitalité au Collège moderne de Jeunes Filles de Bazas, dans une vieille maison confortable, agrémentée d'un beau jardin rempli de cerisiers. Sous la direction de M. DUMAINE, professeur, assisté de M. BOUSQUET, surveillant général, les études s'y organisèrent et, sous l'étiquette d'« Education générale », toute une intéressante vie intellectuelle et morale, favorisée par une atmosphère quasi familiale : c'étaient « les veillées du samedi soir »; — le « cercle », où, chaque semaine, la majorité des élèves de Seconde et de Troisième étudiaient en commun des sujets choisis librement par eux; — c'étaient des représentations dramatiques : *l'Avare* de Molière; *l'Antigone* de Sophocle, soulignant ouvertement le tragique conflit, qui prenait alors tout son sens, entre « les lois écrites » et « les lois non écrites de la conscience ».

Sur ordre venu d'en haut encore, il fallut bien, en février 1944, se résigner à procéder au recensement général des

élèves, en vue du « Service du Travail obligatoire »; tout fut mis en œuvre par l'Administration pour freiner les exigences, retarder les échéances, imaginer des bâtons à mettre dans les roues.

M. le proviseur ROSSIGNOL avait remplacé M. KESSLER à la fin d'avril, quand se firent jour d'inquiétantes menaces d'évacuation. Dès le 14 avril, en effet, un ordre émanant des autorités d'occupation et tenu secret, avait prescrit l'évacuation obligatoire, dans un délai qui devait être fixé ultérieurement, de tous les élèves âgés de plus de quatorze ans; cette mesure concernait la zone côtière du département de la Gironde et toute l'agglomération bordelaise. De toute façon, tous les examens devaient être terminés le 31 mai au plus tard dans tout le département.

C'est avec cette épée de Damoclès au-dessus de la nuque, — lourd secret pour les chefs de l'Etablissement — que s'acheva l'année scolaire 1943-1944, sous les alertes de plus en plus fréquentes, sous l'œil de plus en plus inquisiteur des barbares, avec une reprise des arrestations, avec un renforcement de l'occupation du Lycée par la police verte, accourue en hâte de Pologne pour encadrer les malheureux Israélites parqués dans leur synagogue profanée, — une police insolente, brutale et grossière, perdant du coup ce vernis de correction, qui n'avait au début fait illusion qu'aux naïfs.

Le Lycée sortit donc le 31 mai, en vacances prématurées avec promesse de devoirs à faire, sans fièvre, en bon ordre, avec, au cœur, non plus seulement l'espoir, mais la certitude de la libération prochaine.

De fait, six jours après, la France connut qu'au prix de sanglants sacrifices, consentis d'avance, elle allait bientôt respirer librement... Mais nous, à Bordeaux, penchés avidement sur nos cartes du Cotentin et de la côte normande, nous ne savions pas encore quelle part de sang devait verser notre Lycée dans l'œuvre de rédemption.

*
**

Nous le sûmes le 22 juillet. C'est ce jour-là que le drame entra dans la maison, quand un vieil adjudant de gendarmerie se présenta au cabinet de M. le Censeur. Il venait de Saucats; ses mains, qui tremblaient, tenaient quelques photographies, des enveloppes, des papiers éclaboussés de sang, des numéros d'économat prélevés sur du linge et des vêtements.

Il disait comment là-bas, quelques jours auparavant, il avait inhumé de jeunes corps tombés dans un affreux massacre, parmi lesquels des élèves et des anciens élèves du Lycée Michel-Montaigne; et les pauvres reliques qu'il apportait étaient pour l'identification des victimes.

Bientôt, un de nos élèves, MOLLAT, qui, avec son camarade BOURRIEU, sans regarder aux risques, s'était employé à rendre aux morts les derniers devoirs, apportait aussi à M. le Censeur son témoignage, que voici :

Un groupe de jeunes gens, ayant à leur tête un officier venu de la Résistance de Savoie, s'était retranché, en avant-poste du maquis, près de Saucats, à la ferme Richemont, en pleine lande girondine.

Le 14 juillet, au petit jour, deux cars avaient traversé Saucats, prenant chacun une direction différente, de manière à encercler la ferme : des miliciens, une quarantaine, attaquaient par l'Ouest, et les Allemands, une soixantaine, à l'Est. Après trois heures de combat, les assaillants, malgré la supériorité du nombre et des moyens, n'avaient pu avoir raison de la résistance farouche qui leur était opposée. Alors ils firent appel à l'artillerie lourde : une pièce fut mise en batterie et tira à vue sur l'objectif. Sous les obus, la maison s'effondra; des morts gisaient sous les décombres. Les survivants tentèrent une sortie : un seul put échapper. Les blessés furent sauvagement achevés par les miliciens.

Ainsi tombèrent pour la France :

ANÈRE (Lucien), né le 12 mars 1924 et

DIETLIN (Daniel), né le 25 décembre 1924,

tous les deux élèves du cours de Coloniale;

PICON (Michel), né le 15 janvier 1924 et

SABATÉ (Roger), né le 28 juin 1925,

tous deux élèves du cours de Saint-Cyr;

CÉLÉRIER (Guy), né le 29 janvier 1927, élève de Seconde 5 Moderne en 1943-1944;

ROUIN (Jacques), né le 13 juin 1922, élève de Mathématiques en 1939-1940;

BRUNEAU (Jean-Claude), né le 14 février 1925, élève de Philosophie-Sciences au Lycée de Longchamps en 1942-1943;

HURTEAU (Roger), né le 2 septembre 1923, élève de Seconde B5 en 1939-1940,

et avec eux leurs camarades de combat : lieutenant Mossé, TAILLEFER, HUAUX et GLOTZ.

Le massacre terminé, les miliciens prirent le chemin du retour, capturant au passage Jean-Pierre BOURON, né le 1^{er} novembre 1925, élève du cours de Saint-Cyr, qui rejoignait son groupe à Saucats. Incarcéré au Fort du Hâ, battu, martyrisé, au chef de la Milice qui l'interrogeait en présence d'un officier allemand, il confessa bien haut sa foi de bon Français, son amour de la patrie, son ferme propos, s'il recouvrait la liberté, de retourner au maquis pour défendre son pays, arrachant à l'officier ennemi cet aveu : « Celui-là, c'est un dur ! » BOURON tomba fusillé à Souges quelques jours après.

Avant de quitter les lieux, le chef de la Milice avait cyniquement donné ordre à la mairie de Saucats d'envoyer des hommes pour enfouir les cadavres. Mais le commandant allemand rendit compte à Bordeaux, et les ordres furent contraires à ceux de la Milice : « Personne ne devait se rendre à Richemont; tout Français trouvé sur les lieux serait considéré comme complice; le maire et son adjoint devaient être immédiatement arrêtés. »

Durant toute la journée, les habitants demeurèrent hésitants. Toutefois, quand le soir tomba sur ce 14 juillet de sang et de gloire, une dizaine d'hommes prirent le chemin de la ferme, bientôt rejoints par des gendarmes. Un spectacle déchirant s'offrit à leurs yeux : le bâtiment effondré; dans la broussaille voisine, des cadavres étendus sur le dos, sur le côté, affreusement mutilés.

Les Allemands interdisant l'inhumation au cimetière, les corps furent alignés sur place, à côté des décombres, et les gendarmes entreprirent d'établir les signalements pour permettre l'identification ultérieure, rendue difficile par l'absence de presque tous papiers personnels, ceux-ci ayant été brûlés par les victimes ou emportés avec les objets de valeur par les miliciens.

Et, au lieu de se conformer aux ordres donnés et d'enfouir ces héros, on décida de leur faire des cercueils. Le 15 juillet, vers 4 heures de l'après-midi, tout était prêt, la fosse creusée et les corps mis en bière dans le plus grand recueillement. Lentement, chacun fut descendu dans la fosse, et les douze tombes s'élevèrent, alignées côte à côte. Auprès des femmes en larmes, les hommes s'étaient découverts, tandis que les gendarmes rendaient les honneurs militaires.

Unis dans la mort comme dans le combat, ces jeunes Français n'avaient pas failli à la devise de de Bournazel, qu'ils avaient faite leur, et qu'on retrouva parmi les décom-

bres : « Mon âme à Dieu, mon corps à la France, mon honneur à moi. »

Dès le début de septembre, quand la circulation sur les routes put reprendre, des camions emmenèrent l'Administration du Lycée, des professeurs, des amis, des élèves, à la ferme Richemont; mais déjà M. l'abbé MAURIAC, aumônier de Michel-Montaigne, qui durant ces années d'épreuves avait multiplié les témoignages de son attachement à notre jeunesse, avait célébré dans notre chapelle, à l'annonce de notre deuil, le premier service funèbre.

Le 21 avril 1945 eurent lieu à Bordeaux, dans un ordre imposant, réglé avec un soin pieux par M. SIRE, notre proviseur depuis le 1^{er} février, les obsèques solennelles, qui furent vraiment comme des obsèques nationales.

La veille au soir, et toute la nuit, les douze cercueils, ceints des trois couleurs, étaient demeurés exposés, parmi les fleurs, les drapeaux, les fanions des anciens combattants, dans le grand hall de la Faculté, gardés par les élèves de la Division des Grandes Ecoles et recevant l'hommage de la ville presque entière, consciente de ce qu'elle devait à ces nobles fils de France. Au matin, — un matin de douce lumière girondine —, pieusement portés du hall de la Faculté aux fourgons militaires sur les épaules de leurs camarades, nos morts glorieux furent conduits à la primatiale Saint-André, où Mgr l'Archevêque de Bordeaux exalta leur sublime sacrifice. Après l'absoute, sur le parvis nord de la cathédrale, devant les cercueils rangés en demi-cercle, en présence des pères et des mères de ces morts pour la patrie, M. MARCHAUD, Recteur de l'Académie de Bordeaux, après deux orateurs, traduisit en une brève allocution d'une pathétique simplicité l'émotion qui étreignait tous les cœurs. Nombreuse fut la foule qui suivit jusqu'au dépositaire de la Chartreuse le cortège de ces enfants, morts pour nous tous il y aura après-demain juste un an.

*

**

Héros de Saucats, pourquoi avez-vous tout donné, si généreusement? Vous pouviez, comme tant d'autres, rester tranquilles, à préparer des carrières, qui pour vous s'annonçaient belles, et laisser la France se libérer sans vous; vous n'y avez pas consenti; et, dédaigneux de nos lâches prudenances, vous avez choisi de mourir pour elle. Déjà, l'hiver qui précéda votre holocauste, PICON, SABATÉ, vous employiez vos jeudis et vos dimanches à repérer les objectifs mili-

taires allemands, à en dresser des plans, que DIETLIN communiquait à qui de droit, pour guider les bombardements alliés, pénétrant au péril de votre vie dans les endroits les plus fermés, comme la base sous-marine et le camp d'aviation de Mérignac, et sauvant ainsi, par vos audacieuses manœuvres et vos renseignements précis, bien des vies françaises. C'est qu'en vous, comme en vos camarades, brûlait la flamme du plus pur idéal : l'oubli de soi-même et le dévouement à la patrie; et votre jeunesse ardente a couru au-devant du sacrifice. Et du coup, par une radieuse matinée de 14 juillet, tous les douze, en une ascension sublime, vous avez atteint, pour l'éternité, votre stature définitive : celle des héros.

*
**

Achetée par le sang de tant de Français, et par celui de nos alliés, la libération du territoire poursuivait sa marche triomphale.

Au Lycée, nos indésirables hôtes pliaient bagage. En ville, après bien des secousses, des fusillades et des canonnades, les explosions des dépôts de munitions, les fumées rougeâtres des dépôts d'essence qui flambaient, ce fut le rapt éhonté et brutal des bicyclettes par l'occupant, pressé de détalier pour n'être pas pris au piège; puis le défilé, qui nous vengeait de l'arrogante parade du 1^{er} juillet 1940, de troupes harassées, démoralisées, qui remontaient des Landes et des Pyrénées, leurs bagages empilés sur des véhicules de toute sorte, avec, dans les yeux, des éclairs de rage haineuse : tout un flot impur de vaincus qui coulait, incessant, avec des remous, sur le cours Victor-Hugo, battant les murs du Lycée, essayant des regroupements à l'entrée du pont, tirant nerveusement les derniers coups de fusil.

Et tout de suite, dès le dimanche 27 août, les premières autos alliées, et les voitures de nos F.F.I., avec des hommes allongés épaulant leurs armes, salués de grands hourras; et le lundi 28, dès le matin, dans l'unanime floraison des drapeaux aux fenêtres, le grand pavois tricolore, avec la croix de Lorraine, arboré au-dessus de la grande porte du Lycée, tandis que, dans la cour de récréation du 3^e quartier, un énorme bûcher fait d'uniformes allemands, d'effets d'équipement, de casques et d'objets de toute sorte, allumé par l'occupant à son départ, achevait de se consumer sous ses volutes de fumée nauséabonde.

*
*

Après le départ de M. ROSSIGNOL, qui avait été notre proviseur seulement pendant quelques mois, la direction de l'Établissement fut confiée par intérim au professeur de Première supérieure, comme étant le plus ancien. Durant ces premières semaines de liberté recouvrée — on eût dit d'une convalescence au sortir d'une maladie mortelle — les heures du Lycée furent scandées par les joyeuses sonneries de clairon des troupes nord-africaines qui cantonnaient chez nous et prenaient la faction à la porte d'entrée. On les vit, avec une émotion reconnaissante, en présence de M. le colonel DRUILHE, déposer une gerbe de fleurs devant notre monument aux morts. De nombreux collègues avaient repris l'uniforme, pour mieux servir : tels MM. ANDREU, ARRIEU, Edgar LAFON, CALMETTE, HAUSSEIN; d'autres qui servaient au maquis, comme Yves POUGNARD, traversaient en coup de vent le cabinet du proviseur; un capitaine de parachutistes, ancien élève de Première supérieure et toujours humaniste par goût et par tradition paternelle, Paul AUSSARESSES, accouru d'Angleterre pour quelques heures, en quelques moments de conversation illuminait nos âmes du feu de son enthousiasme.

*
*

La rentrée fut laborieuse parce qu'il fallait au préalable l'évacuation du Lycée. Elle se fit dans l'allégresse; et, le 3 novembre, notre grande ruche scolaire du cours Victor-Hugo bourdonnait de ses 1.700 abeilles en plein travail, — sachant bien d'ailleurs que, si nous étions libres, la guerre n'était pas finie; — que l'on se battait encore pour nous : dans le Médoc, par exemple, où nos anciens élèves, devenus nos collègues à notre annexe d'Arcachon et ayant repris du service, AUBA, CAMBAU, CLUSEAU, ESCARPIT, attendaient, les pieds dans la boue, le moment de se couvrir de gloire, quelques mois plus tard, lors de la réduction de la poche de Soulac; — en Alsace aussi, où devait encore couler le sang le plus pur : celui d'un de nos jeunes maîtres d'internat, ancien élève de notre classe de Première supérieure, engagé volontaire dès septembre 1939, le lieutenant LESPORTES, et celui d'un de nos anciens élèves aussi, Paul HAGET, tous deux tombés glorieusement pour la France. Comme les défenseurs d'Athènes que glorifiait Périclès, ils ont cru, tous ceux-là, « que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le cou-

rage ». Pour eux, nous pouvons reprendre la phrase de l'orateur grec, saluant les morts d'une république sœur de la nôtre par son idéal démocratique et son attachement à la liberté : « La cité a perdu sa jeunesse, l'année a perdu son printemps. »

*

**

O morts du Lycée Michel-Montaigne, — morts des champs de bataille, — morts du maquis, — morts de Souges et des camps de concentration, — avec vos pères et vos mères dont nous saluons respectueusement la douleur et les inconsolables regrets, et qui pourtant sont fiers de vous, — nous tous, vos maîtres, vos camarades, vos amis, et la cité tout entière avec nous, nous sommes fiers de vous, et nous vous aimons : car nous ne vous devons pas seulement de vivre, mais aussi quelques-unes des plus nobles raisons que nous ayons de vivre, et des plus hautes leçons qui puissent nous apprendre à vivre et à mourir en hommes de cœur.

A chaque épisode de cet historique de votre Lycée pendant les six années de guerre, notre pensée vous a rencontrés, notre souvenir vous a reconnus, notre cœur vous a dit merci et juré fidélité.

Laissez-nous vous rassembler tous dans une suprême et glorieuse litanie, en faisant, debout, l'appel de vos noms sacrés, que nous ferons suivre d'une minute de recueillement.

*

**

FONCTIONNAIRES DU GRAND-LYCEE MORTS POUR LA FRANCE

(GUERRE 1939-1945)

Prof. AURIAC (Jean), ancien maître d'infirmerie;
M. BOURG, agent de Lycée;
M. LESPORTES, maître d'internat;
M. ROUZAUD, maître d'internat.

ELEVES ET ANCIENS ELEVES DU GRAND-LYCEE
MORTS POUR LA FRANCE
(GUERRE 1939-1945)

ALITENSSI (Michel).	HOURS (Fernand-Marcel).
ANÈRE (Lucien).	LABOURDETTE (Jean).
AUBISSIER.	LANSAC (Lieut. Jean).
BANETTE (Lieut. Robert).	LARTIGUE (Contre-Amiral).
BARATHOART (Lieut.-col. Joseph).	LASSAGNE (Roger).
BECKER (Col.).	LATEULADE (Robert).
BONHOMME (Cap. Gilbert).	LEJOLY (Michel).
BOUAN (Roger).	LE LAN (Paul).
CASTAY (Marcel).	MARTHIENS (Jean-Jacques).
CASTEL-SANES (Jacques).	MAURIN (Lieut. Jean).
CÉLÉRIER (Guy).	MIERMONT (Sous-lieut. Georges).
CLAVERIA (Raoul).	NEUVÉGLISE (Gilbert).
COMTE (Lieut. Robert).	OFMAN (Sous-lieut. Jacques).
COURAUD (Sous-lieut. Pierre).	ORTILLE (Roger).
DAUTET (Inspect. gén. Jean-Emile).	PAPON (Camille).
DELAJ-METTAS.	PARDO (Jacques).
DELHOMME (René).	PERREAUD (Jacques).
DIETLIN (Daniel).	PICON (Michel).
DUPIN (Raymond).	RENOUARD (Jacques).
EBOUÉ (Gouvern. général).	ROBERT (Michel).
FENIÉ (Lieut. Pierre).	ROTON (Sous-lieut. André de).
FERRADOU (Lieut. - médecin Marcel).	ROUIN (Marcel).
FRANÇOIS (Lieut. Yves).	ROUIN (Jacques).
GEMIN (Pierre).	ROUSSEAU (Jean).
GODON (Robert).	SABATÉ (Roger).
GEERTS (Cap.).	SCHAPIRA (Lionel).
GOERTZ (Lieut.).	TABARIN (Fernand).
GROC (Claude).	TEYSSENDIER DE LA SERVE (Sous-lieut. Bernard).
GUICHARD (Louis).	THINAT (Gilbert).
HAGET (Paul).	TRANIER (Contre-amiral).
HARTEAU (Roger).	TURREL (Lieut. Edouard).

DISTRIBUTION DES PRIX
DES LYCEES ANNEXES DE LONGCHAMPS
ET TALENCE

— 12 JUILLET 1945 —

Le discours d'usage a été prononcé par M. Duclos, professeur agrégé de Première.

MONSIEUR LE RECTEUR,
MESDAMES, MESSIEURS, JEUNES GENS,

Ce discours sera le seul que vous entendrez en cette cérémonie. Non que l'Université soit devenue avare de sa peine ou de ses richesses et que, rompant définitivement avec la tradition au moins centenaire du double discours, elle veuille ruiner une forme d'éloquence qui a eu ses chefs-d'œuvre, trop ignorés, de pensée profonde, de pénétration psychologique ou d'esprit : l'Université, qui va de l'avant, se détache pourtant sans plaisir d'institutions inoffensives. Non. A une heure où l'éloquence déborde de toutes parts, l'Université se devait de donner l'exemple de la sobriété oratoire, de la mesure. Et puis les circonstances sont exceptionnelles, uniques : pour la première fois depuis cinq ans, une telle cérémonie est possible; nous voici libres, enfin; grâce à nos Alliés, nous pouvons enfin nous dire victorieux d'une barbarie sans précédent; notre bonheur est infini d'avoir retrouvé, sinon la sérénité, du moins la sécurité; nous revivons : il fallait certainement faire une place plus grande à des manifestations plus vivantes, plus jeunes, au chant patriotique notamment. Voilà pourquoi vous n'entendrez ici qu'un discours.

Quel en sera l'objet? M. le Ministre de l'Education nationale l'a déterminé lui-même : ce sera l'historique des Lycées de Longchamps et de Talence pendant la guerre de 1939-1945, ou, selon la meilleure définition, une « simple narration des faits — qui nous ont intéressés — dans leur ordre et avec leurs circonstances ».

Si je pénètre bien la pensée de M. le Ministre, il devra constituer : en premier lieu, un document utile pour nos établissements et pour nos deux villes de Bordeaux et de Talence; en second lieu, un petit mémorial, c'est-à-dire appor-

ter une pierre à ce monument que l'Enseignement du Second degré, par l'effort de centaines d'orateurs qui parlent en des cérémonies semblables, élève à sa gloire, à la gloire de ses maîtres et de ses élèves; troisièmement, un bilan et un enseignement. L'Université, défaite comme toute la France par quatre années d'occupation, essaie péniblement de se retrouver, de reprendre l'ouvrage séculaire; elle veut aussi s'engager dans des voies nouvelles; elle se consulte : sans doute convenait-il qu'à l'aube d'une ère nouvelle elle revît son passé tout proche et malheureux pour s'instruire à la lumière de ses erreurs; et pour retrouver son plein courage et assurer ses bases de départ, qu'elle recensât ses mérites et ses gloires. Je n'ose espérer que ce discours réponde à cette triple fin.

Il faut avouer que pour cette tâche honorifique, un peu prématurée, d'autres étaient plus désignés : M. le Proviseur, nos historiens, nos philosophes. Ma bonne volonté essayera de suppléer à la gaucherie de ma méthode et aux lacunes d'une documentation encore difficile. Si, chemin faisant, vous relevez ici des erreurs ou des oublis, je vous demande, Mesdames et Messieurs, de me les pardonner.

*
**

L'histoire des Lycées de Longchamps et de Talence pendant les six années passées n'est rien d'autre, comme il se conçoit, que la projection de l'histoire de la France sur un petit groupe d'hommes et de jeunes gens particulièrement sensibles aux événements de l'extérieur, puisque chaque jour ils se replongeaient dans le milieu familial, urbain, national. Comme dans l'histoire récente de notre nation, j'y distingue deux périodes : une période de misère et une période de gloire; pendant la première, nous descendons vers les bas-fonds du malheur; pendant la seconde, nous remontons la pente opposée, vers la grande lumière.

2 octobre 1939 : morne rentrée. Il y a un mois que nous sommes en guerre. La stupeur qu'un crime aussi monstrueux ait pu être commis ne nous a pas encore quittés. Malgré des écrits sophistiqués, nous sommes sûrs de notre droit. Nous reconnaissons la nécessité morale où nous étions de prendre les armes. Les maîtres, les agents ont répondu simplement à leur devoir militaire. Délogé par le Service de santé, le Lycée de Talence s'installe pour de longues années, grâce au dévouement heureux d'une municipalité compatissante, dans six salles d'un groupe scolaire en construction, le

groupe Mégret. Le Lycée de Longchamps reste dans ses meubles. Il connaît un afflux de jeunes gens repliés de Paris ou d'Alsace et de Lorraine, 350 environ. Nous organisons notre enseignement tant bien que mal, aidés par quelques dames, par des professeurs sympathiques arrivés de la capitale ou de Strasbourg, ces derniers déracinés, un peu tristes, inquiets mais fermement courageux et pleins de foi. L'âme de nos maisons n'est donc pas modifiée pour autant. Puis l'hiver, particulièrement rigoureux, nous engourdit. La Garonne charrie des glaçons. Et insensiblement nous nous installons, résignés, disons un peu veules, dans la guerre.

Juin 1940. C'est l'invasion et ses turpitudes. Le Gouvernement se réfugie à Bordeaux. Longchamps est licencié. Le Ministère des Affaires étrangères occupe nos classes. Hommes d'Etat, parlementaires, journalistes, secrétaires, s'affairent sous nos galeries. Les documents les plus précieux, et les plus secrets, traînent un peu partout. Dans la nuit du 19 au 20 juin, des bombes criminelles s'égrènent sur toute la ville et plus particulièrement autour de Longchamps, qui n'est pas atteint. Panique. Subitement, Longchamps est désert.

Et nous entrons de plain-pied dans la honte, la plus grande que la France ait connue. Le dimanche 30 juin 1940, à cinq heures du soir, de hautes bottes résonnent dans le hall d'entrée de Longchamps. Un uniforme vert, haute stature, yeux bleus, raide, correct, s'avance sans ironie sous le regard impassible d'un Platon. L'Allemand se présente au chef d'établissement. Alors s'engage un dialogue, pénible dans la confusion des langues, exceptionnel, au moins surprenant pour les quelques Français témoins de la scène, pour le vainqueur lui-même, qui manifeste avec brutalité son étonnement. L'Allemand visite l'établissement, en prend possession. Notre concierge et ses aides sauvent ce qu'ils peuvent. Le lendemain matin 1^{er} juillet, la troupe déferle dans nos cours, dans nos classes. Une sentinelle est placée à la grand porte. La salle des professeurs est transformée en bar, le parloir en corps de garde. On nous laisse nos laboratoires, dont les fenêtres devront rester fermées. Le directeur et les secrétaires, délogés de leurs bureaux, iront occuper deux salles du premier étage. Nous, professeurs et élèves, nous n'avons plus de gîte.

Le 30 octobre 1940, les classes élémentaires de Longchamps se transportent, sous la sauvegarde d'un maître aimé et respecté qui va nous quitter, dans un riche et incommode immeuble de la rue Croizillac, au n° 7; les classes du premier

cycle dans ce joyau de Laclotte qu'est la Maison de Tivoli ou château Labottière; les classes du second cycle, tout près, dans un infâme garage de la rue de Rivière.

Aussitôt, des lois d'exception, juridiquement et moralement criminelles, creusent des vides parmi les maîtres. Atterrés, indignés, nous les verrons partir, avec le dénuement en perspective. Ni leur mérite, ni leur innocence reconnue, ni pour l'un sa brillante conduite pendant la Grande Guerre, ni pour un autre le sacrifice de son père tué en 1870 et l'héroïsme de sa fille, ne pourront les préserver de l'arbitraire. Sans eux, et sans nos prisonniers, la vie scolaire se réorganise, dans le marasme. C'est la période la plus sombre.

Notre tristesse s'atténue parfois au doux spectacle de pelouses bien dessinées, à la vue d'escaliers et de cheminées majestueuses, de roses finement sculptées, d'amours enrubannés porteurs de flèches ou de tambourins. Notre tristesse se confirme dans ce garage en bois, délabré, étagé en galeries, qui sent la graisse et l'huile brûlées. Des cloisonnages hâtifs y ont constitué, sans couloirs, des cellules obscures, sans vue sur l'extérieur, sonores. Nos élèves s'y engouffrent par trois échelles de meunier, et s'y entassent. Nos mains peuvent atteindre les poutres et le toit d'éverite. Sur un ordre, nous décorons le château, qui n'en avait pas besoin, et le garage : dans notre détresse, nous eussions préféré nos cellules toutes nues. Sur les cloisons mal jointes, ici des caravelles, là des avions argentés, ailleurs une bataille maladroitement tracée : chacun, par la pensée, s'évade comme il peut, qui dans l'air pur, qui dans un passé glorieux. Sur les poutres, quelques slogans innocents, à la manière d'Outre-Rhin, nous rappellent « l'occupant » ou les hontes de l'armistice. Dans chaque classe, un portrait, haut suspendu.

Les cours se font dans le piétinement des semelles de bois. Il faut recommander à tel maître, puissant quant à la voix, de baisser le ton. Des bribes de latin, d'espagnol, de philologie, les coups de marteau du factotum, les commandements au sifflet du professeur de gymnastique se répercutent en écho jusqu'à nos oreilles impatientes. Nos élèves, dociles, gentils, s'efforcent dans ce tintamarre à comprendre leur maître. Ils nous arrivent dans la nuit, engourdis, encore ensommeillés. L'hiver nous envahit par le toit, par le plancher, et nous glace les doigts des mains et des pieds. La fumée nous trouble la vue. La pluie tambourine sur l'éverite, sur nos têtes; quelques gouttelettes s'écrasent sur nos livres ouverts. L'été, nous suffoquons : à deux reprises, je dois

emporter dans mes bras un élève mal nourri qui défaille. On nous rassemble un jour sur le ciment du rez-de-chaussée pour entendre une voix de très grand âge, pour le moins trop sage. Un autre jour, en colonnes, par la ville, nous menons nos pupilles à une exposition très documentée, nauséabonde, que nous parcourons écoeurés, regard vide ou malicieux. Chacun des professeurs fournit un rapport sur cette visite, un rapport muet. Dans la soirée de Pâques 1941, Longchamps, le vrai, est atteint jusque dans sa chair par des bombes malheureuses. Mauvais souvenirs ! Nous sommes au plus bas de la descente.

**

Mais la flamme n'est pas éteinte. Il y a l'autre face du drame. Les Lorrains sont expulsés de leur patrie; cinquante otages sont fusillés; je passe sur d'autres crimes, et d'autres vilénies. Et tel élève s'obstine à garder dans son manuel de français une page célèbre de Fustel de Coulanges sur l'Alsace. Chaque classe adopte un prisonnier sans famille et se dépensera pour lui. A tel moment, les regards vont droit aux yeux du maître, qui lit *le Paysan du Danube*, puis prononce une phrase grave, dans une colère contenue : les têtes se dressent fièrement, ou se baissent sous la peur des suites. Nous témoignons cependant que si des Français, quelquefois haut placés, espionnèrent ici et dénoncèrent au profit de l'ennemi ou au leur, ils furent rares; et nous rendons cet hommage à nos collègues enseignants que, dans cette épreuve, aucun n'a failli ni à sa dignité, ni à l'honneur. Tel matin, nos grands jeunes gens rentrent pâles, épuisés : ils ont dépensé toutes leurs forces à secourir les victimes d'un bombardement; ils gardent dans leurs yeux d'horribles spectacles. Je reçois un jour, à mon domicile, une visite bouleversante : un ancien élève, que j'ai beaucoup aimé, se présente gauchement; il n'ose parler; il ne dira pas son projet; je le devine : il veut passer en Espagne. Je pense à ses parents, au sort qui l'attend peut-être, à ce qui serait mon devoir. Je quitte froidement l'enfant. Dans l'abandon de son âme, il prendra seul sa décision... et réussira son entreprise. Trois sur cinq seront aussi habiles, et heureux. Les autres... Un soir il nous faut lutter pour empêcher nos grands élèves d'acclamer l'avion britannique qui nous apporte l'espoir et se débat au milieu de petites fumées blanches. Parfois une place reste vide dans la classe : nous nous inquiétons; nous apprenons plus tard que pour des mois Il est maintenant seul dans une

minuscule cellule blanchie à la chaux, aveuglé nuit et jour par la lumière électrique. Et que, arrêté, dans un baiser d'adieu, un de nos anciens élèves à chuchoté à l'oreille de sa jeune sœur le nom du camarade qu'il fallait prévenir : rien ne lui fera regretter sa chambre familière, ses livres amoureux collectionnés, son père et sa mère torturés d'angoisse. Héros dignes des plus grands ! La honte s'efface.

Le 15 octobre 1943, après un échange, nous réintégrons Longchamps. Joie mêlée ! Nos préaux sont enlaidis de bâtisses en briques rouges. Des panneaux de bois masquent les fenêtres des classes. Les cloisons sont éventrées. Détails curieux : les serrures des portes ont disparu ; au-dessus de chacune, on avait percé un trou : pourquoi ? Des traces suspectes apparaissent sur les murs de la salle des professeurs. Des inscriptions gothiques souillent la salle de gymnastique transformée en théâtre. Longchamps accueille une trentaine de pensionnaires. Par crainte des bombardements, on a réduit les heures de cours à quatre par jour pour les classes les plus favorisées, à deux pour les autres.

Et de nouveaux vides se font dans les rangs de nos élèves. Un pensionnaire, âgé de dix-sept ans, reçoit un mystérieux coup de téléphone, et réussit à s'échapper : une carte postale apprend à ses camarades qu'il est passé par Lyon. D'autres se « planquent » ici ou là pour échapper au travail imposé par l'ennemi. D'autres, moins timides, j'en compte au moins trente à Longchamps, sentant venir l'heure et l'appel de l'insurrection sacrée, abandonnent leur examen et s'en iront tremblants, l'un me l'a confessé, mais résolu, recevoir le baptême du feu ou la mort : courage incroyable si l'on pense à l'âge de ces enfants, aux conditions de leur vie traquée, du combat ! Qui dira jamais toutes leurs souffrances, tous leurs exploits ? Honneur à eux !

Puis c'est, le 6 juin 1944, le débarquement allié. Angoissés, nous quittons en hâte nos lycées. Dans les campagnes, dans les forêts, dans les villes, nos disciples se mêlent à une pauvre et grande armée qui se lève. Le 28 août, Bordeaux est libérée. Le 2 octobre 1944, dans la cour du Lycée, nous chantons une *Marseillaise* discordante, mais émouvante. 6 mai 1945 : victoire ! Nous attendons l'appel des cloches, des sirènes ; il a été décidé que les portes s'ouvriraient toutes grandes ; au crépuscule, nous retrouvons nos élèves emportés en de folles farandoles. Joie délirante. Mais des joies plus intimes nous sont réservées : nos amis, nos collègues prisonniers, nous reviennent un par un : ceux de Talence, M. ENJALBERT,

professeur d'histoire, M. PÊCHE, professeur adjoint, MM. ET-
CHEPARE, SOUARS, SICAIRE, BROUSTEAU et CRUVELIER; ceux de
Longchamps, M. TRAMON, M. LABROUSSE, M. LOUBERGÉ, qui
tenta deux fois de s'évader et porte encore des traces de sa
témérité, M. LEGRAND, dont nous apprenons qu'il a voulu
quitter son camp le dernier, M. ESCORNE, un sage, MM. BRE-
JOUX et SOUBIE, qu'on ne saurait séparer et dont nous savons
maintenant que, dans un camp de représailles, ils menèrent
noblement pour leur foi d'hommes le plus dur des combats.
C'en est fait : les traces de la honte sont effacées.

*

**

Mesdames et Messieurs, maintenant que nous avons repris
nos esprits égarés par l'effarement de la défaite, puis par
l'exaltation de la victoire, que nous avons un peu de recul
et que nous dominons mieux un passé qui s'éclaire chaque
jour davantage, que la sérénité devient plus facile et plus
urgente, nous, les moins jeunes, maîtres et parents, c'est plus
particulièrement sur nos défaillances que, dans l'intérêt de
nos enfants, de notre pays, il nous faudrait méditer. Les histo-
riens détermineront un jour les causes diverses de nos
revers premiers. Elles sont surtout morales. Mes collègues
et moi-même faisons depuis plusieurs années des constata-
tions éloquentes. Il y a urgence d'un redressement moral.
On le répète à toute occasion, mais cette vérité, on la range
trop volontiers au bric à brac des accessoires de l'orateur :
on ne la vit pas. L'Université qui, en cette matière, peut et doit
jouer un rôle essentiel, sans diminuer la place qu'elle fait à
l'instruction devra augmenter la place qu'elle fait à l'édu-
cation. Elle devra se montrer aussi plus sévère, plus intran-
sigante. Elle pourra instruire vos enfants sans vous, Mes-
dames et Messieurs, elle ne pourra pas les éduquer sans vous.
Si j'en avais le droit, je dirais qu'en général nous avons
manqué et de lucidité et de désintéressement et d'énergie.
Mesdames et Messieurs, écoutez nos supplications. Elles
n'émanent pas d'une philosophie transcendante; elles éma-
nent d'une nécessité vitale, je dis vitale. Enseignez à vos fils
ces vertus élémentaires qui, hélas ! ne sont plus banales et
dont nous ne saurons nous dispenser quelle que soit la
forme du régime politique et social à venir : par votre exem-
ple, par la persuasion, avec bonté mais avec une fermeté
accrue, enseignez à vos enfants la propreté physique et
morale, la ponctualité, la politesse, le respect de la personne
et des biens d'autrui, l'amour de la discipline consentie, le

mépris du mensonge et des compromissions, de la veulerie, du laisser-aller, des passions partisans : en un mot, enseignez-leur la probité intellectuelle et morale, la droiture. Aidez-nous à leur donner le goût d'une culture toujours plus étendue, plus active et plus désintéressée; apprenez-leur qu'il s'agit moins de travailler en tâcherons qu'en hommes curieux, avides d'un savoir illimité propre à tuer en eux le dogmatisme qui fige dans l'immobilité, dans la mort de l'esprit. Avant tout, faites-leur aimer passionnément, je dis passionnément, la justice, vraie source de l'ordre social, de la cohésion, de la force et du bonheur collectif.

Quant à vous, jeunes gens, détournez votre attention de nos misères passées, que dans votre jeunesse inconsciente vous avez à peine ressenties, et de nos défaillances, dont après tout vous n'êtes pas responsables. Proposez-vous de faire mieux, ou moins mal. Vous êtes tous, au fond, pleins de générosité et de flamme; vous avez de nobles aspirations. Mais ne comptez pas sur vos seules forces. Il vous faudra des guides. Ces guides, vous les prendrez dans ces hommes dont nous ferons tout à l'heure l'appel, surtout dans nos morts. Vous trouverez en eux des raisons de croire en l'homme et en son destin. Informez-vous des moindres aspects de leur comportement, des moindres traits de leur âme. Nous écrivons un jour leur geste, pour vous. Vous méditez leur courage souriant, ardent, humain et surhumain. Si vous voulez que leur soit assurée la survie, selon les fortes paroles de Tacite, vous les ferez revivre en vous. Modelez-vous à leur image. Soyez d'autres eux-mêmes. A votre tour, vous vous immortaliserez.

Tous, jeunes et moins jeunes, si nous sommes ici rassemblés, et vivants et libres, c'est surtout à eux que nous le devons. Unissons dans une même pensée de gratitude et de piété tous ceux des nôtres qui ont lutté, toutes ces mères qui ont connu les angoisses de la Mère des douleurs; tous ceux qui, dans l'exil ou la captivité, ont pratiqué la patience, la charité, l'abnégation, le refus d'abdiquer; tous ceux qui, armes en mains, ont défendu leur foi ou leur idéal républicain, démocratique, humain, et, avec leur idéal, celle qui les personnifiait, la Patrie; tous ceux qui ont cousu leurs lèvres et se sont raidis pour ne pas dire ce qu'il fallait ne pas dire, qui ont souffert de dégoût dans leur âme à l'interrogatoire insidieux et brutal, et dans leur corps aux chambres de torture ou aux camps de l'horreur : un DAVID (Marcel), notre collègue, ancien élève de l'École normale supérieure, pro-

fesseur agrégé de mathématiques, juvénile et généreux; un LHOMBREAUD (Roger), dont son maître faisait ce matin l'éloge; GILLET (Robert), RODES (Jean), affectueux et timide; VIGNAU (Pierre), LABORDE (Franck), ABRIAT (Norbert), DESMARTIS (Jacques), qui s'est dérobé à la contrainte par le sourire ou l'ironie et difficilement chasse de son regard les spectacles de Buchenwald et de Dora; TOUREILLE (Philippe), aimable, effacé, qu'emmena le « train fantôme »; MEYROUNE (Claude), détenu pendant trois ans, incarcéré au Fort du Hâ, à Fresnes, à Compiègne, condamné à mort, puis gracié et déporté à Bamberg et à Francfort : une âme de fer. Que nos souhaits inquiets rejoignent ceux qui ne sont pas encore revenus, les disparus : BOURG (Jean), non rentré de captivité; BLOCH (Myrtil), professeur de mathématiques, qui espéra jusqu'au dernier instant, fut révoqué le 19 décembre 1940, arrêté à Moissac le 22 juillet 1943, déporté de Drancy en Allemagne en même temps que sa femme et son fils le 1^{er} septembre 1943; CLAVERIA (Raoul), que j'ai tant aimé, déporté à Weimar-Buchenwald; BARREYRE (Gérard) et MONMEAU (André), tous deux du maquis de Corrèze, qu'une dénonciation conduisit à Weimar-Buchenwald; TAILLEFER (André), arrêté par la Milice avec son père, avocat à la Cour d'appel de Paris, déporté de Compiègne en Allemagne le 22 juin 1944; ROULLET (Yahn), déporté à Strasbourg avec son grand-père, disparu du 2 septembre 1944.

Mais que notre pensée la plus émue, la plus douloureuse, s'en aille à ceux qui sont morts dans les hauteurs de l'air limpide, sur le sol de la patrie qu'ils chérissaient ou sur celui de l'ennemi exécré et défait; ou le matin, à l'aube, près de leur tombe creusée, les yeux grands ouverts, en chantant *la Marseillaise*; ceux que l'âge mûrissait et qui auraient pu tenir à la vie d'autant plus qu'ils avaient moins de temps à vivre et ces jeunes « cygnes sauvages » qui pour nous accueillirent la mort, âmes solitaires ou aimantes, âmes de poètes ou de révolutionnaires, figures de saints.

*Que l'air natal s'empourpre aux reflets de tuerie,
Que l'étranger mette son pied sur le vieux sol
Nourricier, imitant les peuples de tous bords,
La France de Quatre-vingt-treize, l'homme alors,*

*Magnifié soudain, à son œuvre se hausse,
Et tragique, et classique, et très fort, et très calme,
Lutte pour sa maison ou combat pour sa fosse,
Meurt en pensant aux siens ou leur conquiert la palme.*

*... Il meurt heureux, dans tous les cas,
D'avoir voué sa vie et tout au Lieu Sacré
Qui le fit homme et tout, de joyeux petits gas.*

.....

*La terre sera douce à cet enfant fidèle
Où le vent pur de la Patrie, en plis de gloire,
Frissonnera comme un drapeau tout fleurant d'Elle (1).*

*
*
*

Mesdames et Messieurs, veuillez, pour entendre les noms de ces héros, vous lever.

Sont morts pour la Patrie :

COUTURIER (Paul), professeur au lycée de Talence, tué à l'ennemi;
CARRIVE (Jacques), professeur au collège de Montélimar, assassiné par les Allemands;
DOMEQ (Alain), fusillé à Souges;
ROYER (Marc), tué en combat aérien;
BARREYRE (Guy), tué à l'ennemi;
PSALMON (François), tué à l'ennemi;
BERTHET (Daniel), aspirant d'artillerie, croix de guerre avec palme, tué à l'ennemi;
GILLET (Jacques), sous-lieutenant d'aviation, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palme, tué en combat aérien;
OLIVIÉ (Henri), mort de ses blessures;
MICHEL (Robert), fusillé à Souges;
CRASSAT (Pierre), fusillé à Souges;
BRUNEAU (Claude), tué à Saucats;
BOURON (Jean-Pierre), du maquis de Saucats, fusillé à Souges;
JEANNENEY (Jean), aspirant, tué à l'ennemi;
RODEL (Henri), déporté politique, fusillé en Allemagne.

En l'honneur de ces héros et de ceux dont les souffrances, les exploits ou le sacrifice ne sont pas encore parvenus jusqu'à nous et dont la gloire n'est pas la moins pure s'il est vrai qu'elle est la plus obscure, pour une méditation de piété et de fierté, je vous demande, Mesdames et Messieurs, jeunes gens, d'observer la minute sacramentelle du silence.

(1) Paul VERLAINE.

DISTRIBUTION DES PRIX DU LYCEE ANNEXE D'ARCACHON

11 JUILLET 1945

Le discours d'usage a été prononcé par M. Auba, professeur agrégé des Lettres.

MESDAMES,
MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

Rien n'est changé. La mer continue à scintiller de mille feux sous le pur éclat du soleil, les pins aux sombres ramures vertes se balancent doucement sous les brises légères ou résonnent mélodieusement de la chaude chanson des cigales; une fois de plus, les jeunes écoliers, les cheveux au vent, quittent bruyamment les classes, la tête toute bourdonnante de projets de vacances, tandis que leurs aînés inclinent un peu le front sous le poids des lauriers fraîchement cueillis ou des soucis qui les harcèlent pour le mois d'octobre prochain... Et pourtant, tout est changé. La France envahie, opprimée, asservie, comment aurions-nous pu goûter les charmes de la vie et nous laisser attendrir aux sourires de la beauté? Le monde était un cachot où nous étouffions. Il ne nous restait plus que les joies âpres de la lutte et nos espérances invincibles. Aujourd'hui, nous nous retrouvons entre Français, le cœur tout chaviré des souffrances de milliers de nos frères, troublés encore par les difficultés présentes, mais rayonnants de bonheur devant la liberté reconquise, la dignité humaine retrouvée, et, en face de l'avenir, nous sommes pareils à des prisonniers récemment délivrés, qui s'étonnent de l'immensité de la mer, mais s'appêtent à l'affronter d'un cœur hardi.

Aux premiers jours d'octobre 1939, notre Lycée nouvellement créé s'ouvrit; la guerre avait commencé. Dans une « villa » de la ville d'hiver tièdement blottie au milieu des arbres, il offrait aux enfants parisiens qui avaient dû abandonner leur capitale, menacée par les convoitises ennemies et par les dangers des bombardements aériens, la possibilité de goûter encore aux joies de l'humanisme. Hélas ! quelques

mois plus tard, l'immense vague motorisée, qui avait déferlé sur la France entière, se chargeant de ruines et de deuils, venait battre jusqu'à notre contrée, et, la rage au cœur, les Arcachonnais virent parader dans leurs rues l'ennemi. Plus de quatre ans, il est resté. Il aurait été bien superficiel ou bien coupable celui qui n'aurait pas senti, sous le décor immuable de la vie, les changements terribles; la tyrannie, se voulant éternelle, tentait d'étouffer la voix des hommes libres; et, bassement, l'ambitieuse lâcheté se couchait devant le maître, on cherchait à entraîner en Allemagne nos camarades pour qu'ils forgent des armes à l'ennemi et, dans les chaudes nuits d'été, erraient les voitures de la Gestapo acharnée à traquer les patriotes.

Nous avons résisté. Pour que vos esprits gardent l'amour de la vérité, pour que vos cœurs restent ouverts aux nobles sentiments de justice et de charité, il nous suffisait, mes chers amis, de vous commenter les plus belles pages de notre histoire, de vous expliquer, avec plus de ferveur que jamais, les textes immortels de notre littérature, de vous initier à notre philosophie, rayonnante d'humanité.

Mais l'Ecole n'est rien, coupée de la vie; elle rougirait de n'être que réthorique pure ou scolastique vide, de vous enfermer dans un monde artificiel où vous vous livreriez à des vains jeux, indifférents à la peine des hommes; elle entend vous donner, dans la joie de la jeunesse, l'éclatante révélation de l'idéal qu'il vous faudra promouvoir au mépris des dangers et des difficultés. Notre lycée n'est qu'une grande famille où nous sommes fraternellement unis, dans la recherche de la vérité et la poursuite du bien. Je voudrais vous dire les luttes qu'ont choisi de mener quelques-uns de vos camarades, les douleurs de leurs familles. Peut-être n'auriez-vous point pensé que, dans notre ville, en apparence épargnée, il y eût tant de souffrances et de deuils. Encore en oublierai-je, sans doute. Mais il ne s'agit point ici de dresser un palmarès; quel droit en aurions-nous? Ceux à qui nous donnons notre admiration sont bien au-delà de nos vaines rivalités et de nos ambitions mesquines; tous, ils communient dans une rayonnante fraternité, nous ne pouvons que nous incliner devant leur courage avec piété et reconnaissance. Mais devant eux, mes chers amis, n'allez point rester immobiles et glacés, comme devant des hommes d'une autre taille et d'une autre espèce, ils furent vos camarades pareils à vous, non point des saints, — des enfants avec leurs qualités et leurs travers, leur espièglerie et leur gentillesse. Mais ils

furent visités par l'Esprit, et un jour ils partirent sur les grand'routes de peine et de joie. A leur suite, ils nous appellent, pour que nous, les vivants, ne soyons pas des « déserteurs », mais des compagnons marchant d'un même élan.

Michel GAUCHER-MARGUERITTE fut, en Seconde et en Première, l'élève de notre établissement; certains de vos frères l'ont eu comme camarade de travail et de jeu. Petit-fils de Paul MARGUERITTE, arrière-petit-fils du général MARGUERITTE, qui s'illustra lors de la charge héroïque et désespérée de Sedan, où il fut mortellement blessé, c'était un garçon doux, toujours prêt à se dévouer pour les centres qui, en 1940, accueillaient nos réfugiés. Il était distingué, et un esprit superficiel aurait pu craindre de trouver, en ce jeune homme racé, un excessif raffinement. Mais le véritable éducateur savait vite découvrir, sous cette fine délicatesse, une forte volonté d'âme. Engagé volontaire au 2^e bataillon de choc, il est tombé pour la France à Masseveaux, en Alsace, le 29 novembre 1944, à l'âge de 20 ans.

C'est en Lorraine, à Gravelotte, qu'est tombé, à l'âge de 22 ans, André LAPEYRADE. Vous connaissez bien sa mère. Chaque jour, depuis des années, vous la voyez dans votre Lycée accomplissant patiemment, laborieusement, sa besogne, glissant timidement parmi nous, s'intéressant à chacun de vous, connaissant vos succès et vos échecs, s'associant à vos peines et vos joies, fidèlement attachée de tout son cœur à notre établissement, prête à donner sans compter son travail et son temps pour les mille tâches qu'exige la vie matérielle de notre maison. Il ne nous a point surpris que son fils, héritier de ces humbles, mais magnifiques vertus, fût un des combattants qui permirent la libération glorieuse de Paris, puis s'engageât pour poursuivre dans l'Est la lutte contre l'ennemi. Le 18 novembre 1944, il fut volontaire pour participer à une patrouille de liaison avec une unité américaine encerclée depuis plusieurs jours. Au retour de sa mission, brillamment accomplie, il sauta sur une mine. A M^{me} LAPEYRADE, nous voulons redire toute notre admiration pour son fils et la part que nous prenons à sa peine immense.

M. PINNEBERG, dont la fille est notre élève, appartenait à la race de ces imprimeurs qui croient à la dignité de leur métier; il l'exerçait comme un sacerdoce, plein de vie, d'activité, faisant des projets hardis pour arriver à des « impressions » plus fines et plus belles, refusant de galvauder son art en le mettant au service de la perfidie et de l'erreur; il ne consentit point à travailler pour les Allemands, mais se lança

immédiatement dans l'action clandestine, préparant des brassards et des journaux, participant aux parachutages, qui, non loin de nous, trompant la surveillance ennemie, nous donnaient, près de Marcheprime, les armes libératrices. Arrêté en juin 1944, dans le train qui l'amenait vers la déportation, il ne se laissait point abattre, mais savait reconforter ses compagnons en de longues conversations où il leur contait les secrets de sa science, les mystères de la photographie en couleur; en pleine misère, il prenait encore sur sa portion minime pour soulager un camarade plus malheureux que lui; mais, vaincu par le travail harassant et la maladie, il a dû finalement entrer dans une de ces infirmeries d'où l'on ne sortait pas, et il est mort au camp de Melk, le 25 janvier 1945.

Mes chers amis, au milieu de cette douleur qui nous oppresse, on tremble de prononcer des mots qui sonnent faux, indignes des exemples que nous avons à évoquer; mes paroles, je voudrais les emprunter au carnet d'un de mes amis, mûri par cinq années de captivité derrière les barbelés, cinq années de souffrance, de méditation, de lutte et de charité : « Mes camarades, nous ne saurons jamais ce que vous avez pensé au moment de passer les portes de la mort. Nous ne saurons jamais si vous avez jeté sur cette terre un long regard de regret, nous ne saurons pas si vous avez frémi en passant le cap. On voudrait qu'au milieu de vos souffrances, vous puissiez suffisamment les dominer, on voudrait que lentement votre âme se décolle, qu'à vos lèvres parvienne cette pensée, la plus haute et la dernière : « Tout » est bien ainsi. » Hélas ! nous n'emporterons jamais cette certitude. Nous ne gardons que l'image de la souffrance humaine, et elle n'a rien d'apaisant. Nous acceptons qu'elle soit notre lot et nous nous sommes arrangés avec notre mort. Mais la mort des autres est là comme la menace possible d'un reproche et d'un désaveu. » Nous ne pouvons que prendre, du fond de notre âme, un engagement : celui de travailler de toutes nos forces, par un labeur acharné de soi sur soi, malgré toutes nos imperfections et toutes nos faiblesses, à la dignité et à la grandeur de l'homme.

Avec anxiété, nous continuons à tourner nos regards vers les camps de déportés, quêtant les nouvelles d'êtres chers, dont nous sommes coupés. Dans cette attente douloureuse, nous voudrions être près de ceux qui souffrent : de Mme et Mlle DUPUY-PARROT, depuis plus d'un an dans la peine, du docteur MONOD, qui, refusant de se laisser vaincre par l'inquiétude, chaque jour se donne davantage à toutes les œuvres généreuses.

Terrible incertitude qui nous poursuit encore, nous l'avons connue pendant près de cinq années, quand toutes les lois divines et humaines étaient bafouées. Dès 1940, votre surveillant général, M. LOWENBERGER était cassé comme juif, et M. TEBOUL devait quitter sa chaire de mathématiques, bientôt réduit à se cacher dans Paris sous de faux noms. En vain, dans nos classes, nous proclamions la grande fraternité humaine et sur les murs de votre salle de Première éclatait le cri immortel d'Antigone : « Je suis née non pour la haine, mais pour l'amour »; l'humanité, pour certains, n'était plus qu'un bétail à exploiter et à maltraiter, et l'on marquait quelques-uns de vos camarades d'un signe que l'on voulait infâmant; un matin, deux d'entre eux, Robert et Simone BLANN, avaient disparu de notre Lycée; de justesse, dans la nuit, ils avaient réussi à fuir, évitant l'arrestation, tandis que leurs parents portaient pour les tortures des camps de Pologne.

Chaque jour nous mettait en contact avec la souffrance de nos frères, nous faisait toucher du doigt le tréfonds du malheur. Quelques survivants, tel M. PFIHL, le frère de votre camarade, revenaient nous parler de l'horreur des camps de déportés. Comment, ensuite, nous laisserions-nous bercer par des illusions fades? Vous avez fait, dans votre jeunesse, la plus cruelle expérience de la méchanceté humaine. « Que ceux qui veulent parler justement de l'homme pèsent d'abord dans Oradour ce qui s'oppose à la venue de l'homme. » Mais, au milieu de la misère, vous avez vu surgir, rayonnante, la grandeur.

Loin de vous décourager, l'immensité de la tâche doit stimuler vos efforts. Le pire serait que vous vous laissiez prendre par une certaine malhonnêteté ambiante, un goût honteux des combinaisons faciles, un désir envahissant de satisfaire un égoïsme mesquin, au mépris de la justice et de la charité. Rejoignez, d'un grand coup d'aile, la générosité, la pureté, le courage, cette patrie de la jeunesse, de l'éternelle jeunesse qui n'a point d'âge. C'est dans cette patrie que viennent de vivre les pères, les frères de plusieurs d'entre vous, M. YON, M. MOMBET, M. BERMOND, M. FIAMMA, M. ROQUEBERT, M. SABATIER, M. DULAS, M. LABAT, M. PUJOS, et deux de vos professeurs, M. LAFON et M. VIDEAU; de leurs camps de prisonniers, ils avaient fait des modèles de charité, et, dans cette nudité terrible, ils avaient su découvrir le prix des valeurs essentielles, du sacrifice et de l'amour.

Quel élan chez vos camarades passés en Afrique du Nord pour participer à la reconquête du sol français, de GRACIA, BRONDEAU et CARDINAL, grièvement blessé à une jambe, à la suite de l'explosion d'une mine et toujours animé d'un courage magnifique ! Quel enthousiasme chez nos jeunes du « maquis », CAZAUVELH, chez nos aviateurs CADUFF, CASTETS ! Quelle joie chez tous ceux qui, dans l'ardeur d'août, s'armaient dans la forêt des Abatilles, traquaient l'ennemi en fuite, le harcelaient tout l'hiver dans les patrouilles nocturnes du Médoc, jusqu'au jour où il dut s'avouer vaincu; ils surgissaient, ces volontaires, de toutes les classes de la société, de tous les coins de notre ville, et, dans cette révolte lumineuse contre la tyrannie, tous ceux de notre lycée se retrouvaient avec émotion et fierté; professeurs : M. MAURICE, M. ESCARPIT, M. CLUSEAU, M. CAMBAU; élèves : CACHET, VERSPIEREN, IBANEZ, Marcel et Maurice CAILLE. Comme notre amitié, née parmi les livres se fortifiait, prenait de l'éclat, au grand souffle du risque et de la vie !

Sans doute, des images glissent-elles dans votre esprit, images de cinq années de souffrances, de misère, de médiocrité, d'héroïque grandeur trouant les ténèbres, jusqu'au jour où, dans un embrasement magnifique, dans une joie rayonnante des cœurs, le sol de la patrie fut libéré et l'ennemi abattu. Ces images, pourtant, mes chers amis, je ne voudrais point que vous les rattachiez à un passé révolu. Les hommes qui ont lutté de toutes leurs forces, parfois jusqu'au sacrifice suprême, sur les champs de bataille traversés d'obus et dans l'effrayante nuit de la clandestinité, ne les considérez pas comme des aînés magnifiques sans doute, mais appartenant à des temps périmés, comme si leurs récits étaient simplement bons à charmer vos heures de repos, en vous donnant le frisson de l'épouvante ou de l'admiration. Entre eux et vous, comment un abîme se creuserait-il ? Vous êtes frères, leurs combats sont vos combats, les ennemis sont loin d'être complètement abattus, ils sont les mêmes : la haine, la méchanceté, la médiocrité, l'égoïsme, la veulerie; les armes n'ont point changé : l'effort, le courage et l'oubli de soi. Comment empêcher la guerre sinon « en donnant à la paix tant de hauteur et d'altitude que les mirages de la guerre et ses vertus s'évanouissent comme dans un songe » ?

L'héroïsme que vos camarades ont montré hier, il faut le déployer aujourd'hui dans la paix, en des combats quotidiens innombrables et magnifiques, pour que naisse une France nouvelle et un monde plus beau. Vous mènerez la

lutte sans écouter les critiques mesquines, sans vous laisser toucher par les faibles qui tenteraient de vous montrer la vanité de vos efforts, comme vos camarades n'ont cessé de poursuivre la bataille, même aux heures les plus sombres. C'est que l'homme d'action véritable n'est jamais vaincu. Pour qui porte au cœur un noble idéal et s'arme d'une ferme volonté, pour qui prend l'inébranlable décision d'aider pour sa faible part d'homme, mais de toutes ses forces tendues, à construire un monde conforme à ses rêves, il n'est pas de défaite définitive. Ayez horreur de la facilité : « Etre artiste, dit Rilke — et nous pourrions ajouter : être homme — c'est croître comme l'arbre qui ne presse pas sa sève, qui résiste, confiant aux grands vents de printemps sans craindre que l'été ne puisse pas venir. L'été vient, mais il ne vient que pour ceux qui savent attendre, aussi tranquilles et ouverts que s'ils avaient l'éternité devant eux. Je l'apprends tous les jours au prix de souffrances que je bénis : « Patience est » tout », — et il continue : « Nous savons peu de choses, mais qu'il faille nous tenir au difficile, c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter. Il est bon d'être seul, parce que la solitude est difficile. Il est bon d'aimer aussi, car l'amour est difficile. » Amour d'un être, amour de la patrie, amour de l'idéal. Soyez courageux : nécessaire sur le champ de bataille, le courage ne l'est pas moins dans les mille circonstances de la vie quotidienne, dans les luttes contre la médiocrité, la malhonnêteté, la violence et la mollesse; il est le sel de la vie. Vous dire le prix de cet effort généreux, mes chers amis, ce n'est point vous inviter à vous mutiler, mais au contraire à vous développer pleinement. Résistant un jour à vos mauvais penchants, à la paresse, au goût du mensonge et de la fraude, vous avez déjà senti cet envahissement bienheureux de tout l'être. Allez jusqu'au bout de l'expérience. Le courage est la victoire sur la matière et cet épanouissement de l'esprit d'où naît la joie.

Dans les premières pages de *l'Education sentimentale*, FLAUBERT a dressé la pâle figure de Frédéric Moreau. En cet été de 1940, nouvellement reçu bachelier, il s'en retourne en son pays de Nogent-sur-Seine par le bateau qui suit le fleuve, et, tandis que filent « les berges peuplées de magasins, de chantiers et d'usines », que se découvre, à un détour de la rivière, « un rideau de peupliers pâles », que jouent dans le ciel « de petits nuages blancs » et que le soleil dardant « d'aplomb » fait « reluire les gabillots de fer autour des mâts, les plaques du bastingage et la surface de l'eau »,

Frédéric Moreau, ses « longs cheveux » épars, un « album sous son bras », reste « auprès du gouvernail, immobile ». Il voit, sur les collines qui couronnent la Seine, de « coquettes résidences, si tranquilles », avec leurs « jardins en pente que divisaient des murs neufs, des grilles de fer, des gazons, des serres chaudes et des vases de géraniums, espacés régulièrement sur les terrasses où l'on pouvait s'accouder ». Et Frédéric rêve d'être le propriétaire d'une de ces maisons, il « pensait à la chambre qu'il occuperait là-bas, au plan d'un drame, à des sujets de tableaux, à des passions futures. Il trouvait que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tardait à venir. Il se déclama des vers mélancoliques, il marchait sur le pont à pas rapides ». Comme glisse le navire sur le fleuve, ainsi filera la vie de Frédéric, vie manquée, au long des pensées vides et des grands rêves fous. Au jour du départ en vacances, j'aimerais trouver en vous des résolutions plus viriles. Non que je veuille voir se répandre ce cynisme qui fait profession de ne tenir compte que des réalités les plus brutales. Sachez, au contraire, développer en vous cette foi ardente et cet amour passionné, purifiés de tout égoïsme, généreusement offerts au service de toutes les détresses et de tous les besoins.

Du fond de l'Oflog IV-D, un de nos professeurs, Jean GUITTON, rêvait, par une nuit de juin 1943, à ces adolescents français qu'il aimerait tant connaître et il se voyait devant eux, essayant de leur livrer l'essentiel de sa pensée, mûrie par l'exil. Laissons-lui la parole : « Je leur disais quelque chose comme ceci : « Si tu voyages et que tu regardes la » France, ce ne sera pas pour la contempler comme un beau » paysage, encore moins pour te dire : « Oh ! comme il » « ferait bon de prendre sa retraite ici, et d'y finir ses jours ! » » Tu diras au contraire : « Oh ! comme il ferait bon de » « défricher cette lande, de moissonner ces épis, de labourer » « cette terre : voilà le sol où j'aimerais donner ma peine. »

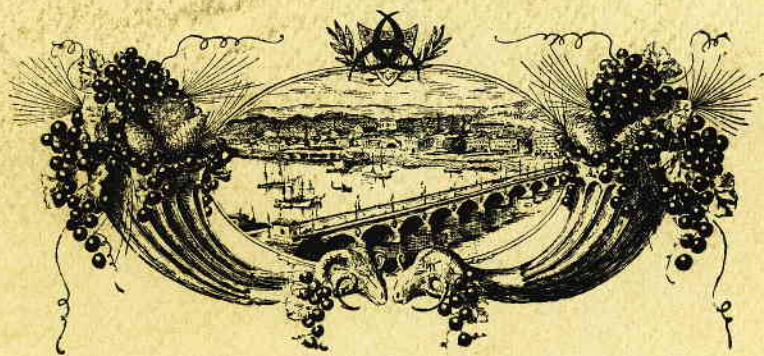
» Si tu es dans un village, tu travailleras à ce que ce village » ne soit pas seulement un groupement de feux, mais une » communauté de foyers.

» Si tu es dans une usine, tu travailleras à ce que cette » usine ne soit pas seulement la juxtaposition du patron et » des salariés, mais une communauté de travail.

» Si tu es dans une armée, tu travailleras à ce que ton » groupe, ton escadrille ou ton navire ne soit pas seulement

- » une troupe disciplinée, mais une équipe fervente dans la
- » main de son chef.
- » Si tu es dans une école, tu travailleras à ce que les élèves
- » ne soient pas des attentifs assis l'un à côté de l'autre, mais
- » des disciples communiant avec le maître dans une même
- » recherche.
- » Si tu es seul sur la route, tu n'auras pas le regard vide
- » de celui qui pense à soi, et qui gémit, mais tu te hâteras
- » vers le but avec des yeux clairs tout fixés sur l'immense
- » horizon qui t'aspire. »

Vos pères et vos frères, par toutes leurs énergies conjuguées, en France, aux colonies, à l'étranger, dans les camps, ont aidé à remporter la victoire; par leur sacrifice héroïque ils ont contribué à ce que s'accomplisse le vœu de A. MALRAUX : « Ah ! que la victoire reste à ceux qui ont fait la guerre sans l'aimer. » Le combat de la paix continue, vous le livrez de tout votre courage. Au bout de la route est la dignité humaine; sur le chemin, l'effort, la peine et la joie.



ÉDITÉ PAR LES SOINS
DE L'ASSOCIATION DES
PARENTS D'ÉLÈVES DES
LYCÉES DE BORDEAUX

DELMAS - IMPRIMEUR - BORDEAUX